

A notre chère disparue

● ● ● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

Culture : chacun voudra pour soi-même ce mot chargé de lauriers et cherchera à lui imposer le sens qu'il préfère. C'est pourquoi tant de discours sur la culture étirent leurs dialectiques sans parvenir à en épuiser le sens.

La culture, au sens ancien du terme, désignait l'effort de l'homme rationnel vers ce qu'il croyait être la perfection. C'est ainsi qu'il y eut une culture spartiate et bolchevique dont le but était le héros et le soldat, une culture catholique dont le but était le saint et même une culture protestante qui avait pour fin l'homme riche et vertueux et riche parce que vertueux. Que je n'omette pas Jean-Jacques avec sa culture républicaine, bucolique et citoyenne.

Culture, dans ce noble sens, signifiait élévation et conformité de l'homme entre son activité et la fin pour laquelle il a été créé. Cette culture a coïncidé sous l'Ancien Régime avec l'exercice d'un métier. Puis vinrent au XIX^e siècle la technique et la bourgeoisie, l'un n'allant pas sans l'autre. La culture a alors longtemps servi à la bourgeoisie à accéder à l'aristocratie et à se séparer du peuple dont elle s'efforçait de sortir comme un papillon d'une chrysalide. C'est le moment où l'homme cultivé a remplacé à la fois le saint et le gentilhomme. Proust nous a très bien montré comment, par la culture, le bourgeois rejoint la vénérable distinction nobiliaire. Un La Rochefoucauld descendait au XIX^e siècle de l'auteur des *Maximes*, mais son véritable héritier, dans la cons-

cience intellectuelle et morale du temps, son héritier par l'esprit, c'était Sainte-Beuve, le roturier, celui qui - sur le plan intellectuel - était son égal. La noblesse de l'esprit rattrape celle du sang et se substitue à elle comme la moralité à l'immoralité.

Un titre

La culture était le titre de noblesse du bourgeois et celui du prolétaire quand il accédait à la culture - bourgeoise. La culture et la bourgeoisie ne forment qu'un. Le fils de bourgeois veut oublier que son père a travaillé et gagné de l'argent à la sueur de son front - réalités basses et toutes matérielles - pour lui permettre de cultiver les beaux-arts et les disciplines intellectuelles qui nécessitent énormément de loisirs. Encore une fois, il suffit de feuilleter Proust et de se représenter cet enfant entouré de vieilles personnes, de vieilles gravures et de vieux livres à qui sa mère et sa grand-mère répondent par des citations d'*Ester* et d'*Athalie* quand il leur demande son chocolat, pour comprendre toute l'énergie que devait déployer un prolétaire pour se sentir de plain-pied dans le sérail où le petit Proust avait grandi par la seule élection de la naissance.

Le paysan avait, lui, une tradition religieuse et féodale sur laquelle s'appuyer, mais l'ouvrier, le prolétaire, comment se serait-il formé cette délicate con-

science littéraire, historique et nationale ? Car c'est bien ainsi que s'est bâtie la République laïque et indivisible. Il ne le pouvait que s'il passait par les conservatoires que la bourgeoisie maintenait pour assurer ses privilèges. La culture était avant tout une sensibilité, une forme de mémoire, un ensemble de mots de passe, une franc-maçonnerie servant à indiquer qu'on était du même monde.

Oraison funèbre

Aujourd'hui, cette culture, telle qu'on la définissait encore dans notre enfance féodale et bourgeoise, campagnarde et citadine, a disparu avec la bourgeoisie qui l'avait secrétée. Et le prolétariat est mort en même temps. Car pas de bourgeoisie sans prolétariat et pas de culture sans bourgeoisie. Maintenant nous sommes entrés dans un autre monde, un monde où l'homme a perdu le plus clair de son humanité. Quand on parle aujourd'hui de culture, on parle d'un mort qu'on a conduit au cimetière dans les années soixante du siècle dernier. Oh, je sais bien que le flacon, quoique brisé, n'a pas fini d'exhaler tous ses parfums et qu'il en flotte toujours encore un peu dans l'air des agences de voyage où l'on parle volontiers de voyages culturels pour gens du second et du troisième âge ! Mais nous sommes assez loin, convenons-en, de ce qu'un Gide, un Barrès, un France ou un Du Bos entendaient par ce mot de culture, qui d'ailleurs pour eux n'existait même pas, les mots ayant toujours une génération ou deux de retard sur les réalités qui les ont fait éclore et se déclinant ordinairement comme des oraisons funèbres qu'on vient prononcer sur la tombe des bien-aimés disparus.

J'avais commencé une première mouture de mon article en opposant culture et littérature, comme deux dames qui n'ont rien à se dire et qui se tournent ostensiblement le dos. J'avais même imaginé - où avais-je donc la tête - que dans le temple dédié à la Culture, la littérature pourrait avoir sa petite niche à elle, avec un autel où ses fidèles viendraient à l'aube ou tard le soir y faire leurs dévotions. Je n'excluais même pas les catacombes. Mais de fil en aiguille, je suis tellement sorti du sujet que Pierre Emonet m'a prié de revoir ma copie. Ce que je fis d'assez bonne grâce. Et partis dans la direction que vous m'avez vu prendre. Ayant donc écrit ces premiers feuillets, je m'aperçois que je n'ai rien fait d'autre que de prononcer une oraison funèbre devant un sépulcre vide et que mes deux sœurs ennemies, culture et littérature, n'en faisaient plus qu'une. La culture étant morte, que restait-il de la littérature et du combat dans lequel je voulais l'opposer à sa rivale, car enfin, c'est bien en dévot de la littérature que j'officie dans ces colonnes.

La culture, inoffensive et anodine comme un bijou de famille du temps de la société de classe (bourgeoisie - paysannerie - prolétariat) est désormais tombée entre les mains des hommes d'argent, des techniciens (universitaires) et des médias.

Adieu loisirs non-productifs. Adieu fils de famille, adieu familles tout court. Adieu langage humain. Livres sortis des poches aux terrasses de café. Le plaisir sera collectif ou ne sera pas. Idem pour le péché. Politique, culture et société s'entendent comme larrons en foire. Sous le triple despotisme de la technique, du spectacle des médias et du marché, la culture n'a plus qu'un but : noyer ce qui reste du poisson littéraire dans son bouillon. Tout devient politique, tout devient

culturel. Plus rien ne se distingue de plus rien ! Le privé du public, l'essentiel du festin. Plus rien n'est à sa place. La terre elle-même, que Dante avait solidement arrimée entre le ciel et l'enfer, oscille sur ses gonds. Démocratisation, démonétisation des passions.

Une guerre immortelle

Cette guerre que se livrent culture et littérature, cette guerre essentielle est ancienne, elle est éternelle et donc immortelle. Jadis la culture se nommait philosophie ou science, mais il s'agissait toujours plus ou moins d'organiser la société autour d'un meurtre rituel et fondateur : celui de la littérature et celui de l'idiot de la famille, celui-là seul à qui parlent les dieux.

Platon, à l'aube de notre histoire occidentale, l'avait jetée hors des murs de sa société parfaite, sachant très bien qu'il ne pourrait jamais se débarrasser de cette fille perdue, de cette gueuse, de cette bohémienne, ayant lui-même succombé à ses charmes délétères et vénéneux et n'étant pas complètement guéri de cette infection. Mais Platon était bien décidé à ne pas mourir idiot et atteint de ce sida-là. Avec Aristote la coupure fut radicale. Désormais les universités étaient fondées, le savoir contrôlé ; la troupe des professeurs diplômés pouvait enfin prendre place en chaire. La Société était sauvée.

Mais ce discrédit, cet ostracisme et ce bannissement finalement firent les affaires de la Littérature. Car qu'elle soit libre, admise, enseignée, encouragée, favorisée, prônée, et c'est son cadavre que pour le coup on mène au Père Lachaise.

C'est ainsi que dans la guerre qui oppose le dieu des philosophes au dieu de Pascal et d'Abraham, la littérature est naturellement dans le camp d'Abraham et de Pascal. La culture a le droit pour elle, elle a même tous les droits, et la littérature a elle la grâce et l'arbitraire divin.

La littérature ne peut être que clandestine et féodale. Un enfant qui lit en cachette de ses parents et de ses maîtres le soir au lit n'a pas pour but de se cultiver ou de s'instruire, il veut simplement trembler et frissonner au récit d'une belle histoire. Qu'on enseigne la philosophie dans les écoles aux tout-petits et qu'on leur laisse la littérature et les terreurs le soir au dortoir ! L'enfant se soucie comme de sa première chemise de nuit, du Bien, de l'avenir à bâtir et de la Société. Il est le contraire d'un révolutionnaire et d'un progressiste. C'est pourquoi il s'incline docilement devant une autorité qui le nie, il est souverainement ce qu'il est, car il n'est rien et ne règne sur rien.

G. J.